

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 15.—Samedi, 16 aout 1884  
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



AU MILIEU DES FLEURS.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 16 août 1884.

## SOMMAIRE

TEXTE : Au public.—Entre-nous, par Léon Ledieu. — De l'utilité de la curiosité bien dirigée, par Adolphe de Candolle.—Au milieu des fleurs.—Un conseil par semaine —Poésie : La sœur de charité, par Ernestine Drouet.—Les victimes du devoir.—Bonnes pensées.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Au milieu des fleurs.—Les victimes du devoir.—Gravure du feuilleton.

## AU PUBLIC

Nous apprenons qu'un individu, se donnant le nom de Courtchènes, parcourt les campagnes en se présentant comme agent du MONDE ILLUSTRÉ.

Cet imposteur a déjà recueilli plusieurs abonnements et a fait par conséquent plusieurs victimes.

Les agents du MONDE ILLUSTRÉ ont tous un livre de reçus à souches qui portent les noms des propriétaires, Berthiaume & Sabourin, et aucun autre reçu n'est reconnu par l'administration.

## ENTRE-NOUS

J'ai assisté la semaine dernière à un enterrement de pompier mort de blessures reçues en tombant de cheval, deux jours auparavant.

Les funérailles de ces braves gens qui risquent leur vie tous les jours dans leurs batailles avec le feu, ont plus que toutes autres un caractère imposant, qui va droit au cœur.

Le cercueil, enveloppé de drapeau national, est fixé sur une des voitures sur lesquelles le défunt a pris place tant de fois dans sa vie de dangers, qui portait son arme spéciale de combat et qui était pour lui ce que l'affût de canon est pour l'artilleur.

De chaque côté, devant, derrière, marchent ses compagnons en grande tenue, calmes, graves, silencieux, se souvenant, en ces jours de deuil seulement, que leur tour viendra et que leur sort n'est pas de mourir dans leur lit entourés des leurs, comme nous autres, bourgeois débonnaires.

La foule s'arrête en voyant passer ce cortège et uelue, pour la première fois peut-être et certainement pour la dernière, ce vaillant qui est mort pour la société, victime du devoir ; puis elle continue sa route et va aux affaires, sans penser plus longtemps à celui qui va reposer là-bas dans la cité du silence.

\* \*

Le soldat a l'ivresse du combat, la fièvre que donne l'odeur de la poudre et du sang, et la vue du drapeau qu'il défend.

Il sait que décorations, médailles, avancement rapide seront la récompense de son courage. Il sait aussi qu'il défend le pays, sa famille et son champ.

Mais ce pauvre pompier lui, a toujours à combattre le même élément et, quand il l'a vaincu, il n'ignore pas que peut-être il est poursuivi des malédictions—tacites—de celui qui a mis le feu à sa maison ou à son magasin, dans l'espoir de toucher une forte assurance.

Cela existe, cela se voit, quoique ce ne soit qu'à l'état d'exceptions.

Et dans la plupart des cas, n'entendez-vous pas, après les éloges décernés un jour d'incendie à ces hommes, les mêmes personnes dire le lendemain :

« Ces pompiers ont du bon temps, c'est un métier de paresseux qu'ils font là ! »

Qu'ils aillent donc le faire pendant quinze jours, ce métier de paresseux !

\* \*

Une autre pensée m'est venue souvent aussi, pensée qui s'éloigne de celui dont je parle, de l'ennemi au feu, et qui se rapproche de ce qu'il aime le mieux, de celle que vous oubliez, à qui vous ne pensez peut-être jamais.

Elle ! sa femme...

Mon devoir de journaliste m'a appelé bien souvent

aux différents postes de pompiers, quand j'entendais sonner au feu.

A mon arrivée, tout le monde était déjà parti. Plus d'hommes, plus de chevaux, plus de voitures, rien... qu'une immense salle vide...

Je sortais bientôt pour revenir une heure, deux heures après, en quête de nouvelles. Il n'y avait toujours personne dans le poste.

Personne ? pardon — en m'entendant ouvrir la porte, (je me souviens surtout des froides nuits d'hiver), une femme descendait bien vite, toute frissonnante, enveloppée d'un châle jeté à la hâte sur les épaules et venait se blottir près de la fournaise rouge.

C'était généralement la femme du gardien du poste, un brave à tous crins.

J'étais habitué aux questions : « L'incendie est-il considérable ? Toute la brigade est sur pied, n'est-ce pas ? J'ai entendu les trois alarmes. Il fait bien froid ? etc. »

\* \*

Pauvre femme ! les enfants, réveillés par le bruit des voitures, appelaient leur mère, et leurs cris repercutés par l'écho des corridors et de la grande salle, avaient quelque chose de triste, triste comme un cri d'oiseau de nuit, mais l'esprit de la mère était ailleurs et elle ne répondait pas à ces chers petits...

Ce brave et beau gaillard qu'elle a épousé quelques années auparavant, qui est venu cent fois, cinq cents fois, gelé, moulu, harassé, épuisé, mourant de faim et de soif, va-t-il revenir encore ?...

Et la nuit s'avancait. Pas un des pompiers n'arrivait.

Parfois un passant, un noctambule entrait et disait :

—Quel désastre, c'est le plus gros feu qu'on ait eu de longtemps. Un mur vient de s'écrouler, on dit que deux hommes ont été tués...

—Deux hommes tués ! répétait la malheureuse. Mon Dieu !...

Et la même scène se répète dans chaque maison où se trouve la femme d'un pompier.

\* \*

Un jour on lui ramène un cadavre.

C'est ce qui vient d'arriver, comme je vous l'ai dit en commençant. On donne quelques sous à la veuve et tout est dit. Les orphelins s'arrangeront comme ils pourront.

Et dire qu'il y aura toujours des gens qui ne manqueront pas de répéter : « Que ces pompiers ont donc du bon temps. Ils n'ont rien à faire ! »

\* \*

Tout cela n'est pas bien gai, je le sais bien, mais c'est malheureusement vrai, et comme il n'est pas bon de dire trop de vérités, je passe vite à un autre sujet.

Je vous avais bien promis de ne plus parler de microbes, mais plusieurs correspondances publiées dans le *Monde*, par le Dr Crevier, me forcent à vous en dire encore quelques mots.

C'est un savant, que ce Dr Crevier, un émule du grand Pasteur, un modeste qui, depuis trente ans, examine au microscope les infiniments petits, et qui en est arrivé à être pris d'une véritable passion pour ces misérables.

D'autres regardent toujours en l'air, lui en bas. Il y a autant à voir en bas qu'en haut, c'est toujours l'infini.

Vous souvenez-vous avoir lu, dans les aventures de Gulliver, ce passage où le fantastique voyageur examine la terre avec une loupe énorme et parvient enfin à distinguer un petit être informe, impossible, qu'il saisit délicatement et regarde à son aise. C'est un homme ! Pour lui, immense, c'est un microbe...

Et voilà que l'homme, à son tour, a trouvé l'infiniment petit qui, sans doute est un géant pour d'autres, des milliards de fois plus infimes que lui.

\* \*

Les découvertes du Dr Crevier datent donc de trente ans, car c'est en 1854 qu'il a distingué un tas d'animaux auxquels la science donne les noms les plus barbares et dont l'univers se limite à une goutte d'eau.

Il va même si loin, ce découvreur, qu'il nous affirme qu'il faut des millions de ces êtres pour occuper l'espace de la section d'un cheveu.

J'ai voulu me rendre compte de la chose par moi-

même. J'ai regardé dans le microscope du savant, et ce que j'y ai vu dépasse tout ce que l'imagination la plus échevelée puisse rêver.

C'est le spectacle le plus effrayant qui se puisse voir, c'est à n'y pas croire.

Tous ces monstres qui voyagent avec une rapidité incroyable, qui se livrent des combats épouvantables sans trêve ni merci, se déchirent, se dévorent, dont les morceaux donnent naissance à une foule d'autres monstres qui grandissent et deviennent complets à leur tour en quelques instants, et se jettent aussi dans la lutte perpétuelle, tout cela est horrible, je le répète.

Quand à affirmer qu'il y en a des millions dans un espace grand comme la pointe d'une épingle, non, je ne les ai pas comptés.

\* \*

—Mais enfin, dis - je au savant, puisque ces monstres existent, ont une vie propre comme vous et moi, ne croyez-vous pas qu'ils ne soient eux-mêmes sujets à des maladies, à un choléra quelconque comme nous ?

—Certainement, et ils deviennent à leur tour la proie de microbes que nos instruments, fussent-ils des milliards de fois plus puissants, pourraient à peine distinguer, et ces derniers sont aussi déchirés par d'autres microbes.

Je me suis sauvé, j'avais peur d'être dévoré par tous ces diables que je ne voyais pas.

\* \*

Ontario va, comme je vous l'ai déjà dit, avoir une "Beauty competition," mais Montréal aura bien sa part : d'abord la grande exposition ouverte au monde entier, comme tous les ans, puis l'exposition d'horticulture et enfin l'exposition des chiens.

Il est vraiment curieux de voir quels efforts on fait pour améliorer les races chevaline, porcine, canine, bovine, ovine, etc., et même les fleurs, et de constater comme on s'occupe peu de la race humaine.

Moi je demande que l'on fasse une exposition de gouvernements, et je serais curieux de voir celui qui aurait le premier prix.

La république n'a pas l'air de plaire à tout le monde en France, la royauté constitutionnelle ne fait pas l'affaire des Irlandais ni même des Anglais, la monarchie d'Allemagne rend pas mal d'Allemands malheureux, le régime russe n'est pas un modèle, les gouvernements autrichien, italien, américain, etc., font bien des mécontents aussi...

Ma foi ! les juges seraient bien embarrassés.

\* \*

Je n'ai pas parlé de l'Espagne, parce que je me souviens d'une légende que je vais vous dire en le moins de mots possibles.

Un jour, Dieu se mit à son balcon d'azur pour recevoir les requêtes des différents peuples de la machine ronde.

Quand vint le tour de l'Espagne, celle-ci demanda à avoir un des plus beaux climats de la terre.

—Accordé, dit le bon Dieu.

—Je voudrais avoir aussi les plus jolies femmes.

—Accordé, répète le Père Éternel, qui était de bonne humeur.

—Je désirerais enfin avoir un bon gouvernement.

—Ah ! tu m'en demandes trop. Va te promener.

Et il se retira.

Voilà pourquoi l'Espagne est si souvent en révolution.

Chez nous, cependant, cela pourrait aller assez bien si nos hommes d'état voulaient seulement se rappeler de temps en temps le dicton si vrai :

*On prend tant de peine pour faire croire qu'on s'occupe du bien public, qu'il serait plus simple et plus aisé de s'en occuper réellement.*

\* \*

Le premier coup de canon tant attendu a enfin été tiré, par l'amiral Lespès, amiral de la flotte française, contre le port de Kelung, ville de l'île de Formosa, qui appartient à la Chine.

La ville a été prise après un bombardement de quelques heures.

Cet acte de vigueur était prévu ; les négociations commencées entre le ministre de France en Chine et Li Hung Chang, n'ont été qu'une suite de délais, longueurs et retards de la part de la cour de Pékin, et n'ont abouti qu'à une offre d'indemnité nominale.

Le gouvernement de Paris avait donné à la Chine

un délai qui expirait le quatre de ce mois, pour accepter son ultimatum, et devant des réponses ambiguës d'abord, puis négatives, il a fallu abandonner la diplomatie pour recourir au canon.

L'île de Formosa a une superficie d'environ seize mille milles, et sa population s'élève à près de quatre millions d'habitants.

La France s'est emparé des riches mines de charbon situées aux environs de Kelung et les gardera jusqu'à ce qu'une indemnité de quatre-vingt millions de dollars lui ait été payée, à moins qu'il n'arrive d'autres complications très probables.

On a constaté une fois de plus que ces Chinois sont d'une mauvaise foi qui donne l'équivalent de leur degré de civilisation.

\* \*

Ce n'est pas de ce côté seulement que la France va avoir à combattre.

Plusieurs puissances européennes, jalouses de voir notre mère-patrie reprendre une politique coloniale oubliée depuis Colbert, ne cessent de lui susciter des ennemis.

A Madagascar, par exemple, l'expédition française serait terminée depuis longtemps, si la reine de cette île n'avait écouté que son penchant, mais après une suspension de plusieurs mois, les hostilités vont recommencer de plus belle.

On sent que l'Angleterre joue en dessous son jeu traditionnel.

Au Maroc, on constate aussi une influence étrangère. Il y a quelques jours, l'empereur de ce pays, voisin de l'Algérie, fit mettre à mort toute une tribu amie de la France, et cela sans cause valable.

En Egypte, on semble vouloir éliminer complètement le cabinet de Paris, et les choses sont tellement envenimées que des journaux allemands, très intéressés, vont jusqu'à prédire une prochaine rupture entre la France et l'Angleterre.

Espérons que ces deux puissances auront assez de bon sens pour ne pas tomber dans le piège que leur tend Bismarck.

\* \*

Ce besoin de ne pas vivre en paix se fait sentir jusque chez nous, et pendant la semaine dernière il n'a été bruit à Montréal que d'une guerre acharnée qui a eu lieu entre deux avocats.

L'un d'eux, sommé de comparaître comme témoin dans une cause de parjure, instituée contre un de ses clients, refusa de répondre, en se retranchant derrière son privilège professionnel et en alléguant que tout ce qu'il savait n'était venu à sa connaissance qu'en sa qualité d'avocat.

Son collègue, supposant d'après cette attitude prise par le savant avocat, qu'il devait être un témoin très important, demanda son arrestation pour mépris de cour ; il l'obtint, et le réfractaire fut conduit à la prison. Aussitôt la cause fut portée en appel et le jugement du magistrat de police fut confirmé. Vaincu, le jeune avocat finit par dire qu'il se soumettait et qu'il allait répondre.

La question fut posée, et ce fut avec une stupéfaction profonde que son adversaire apprit qu'il ne savait rien du tout.

On comprit alors que la cause de parjure n'avait été pour rien dans le refus de répondre, et que la question de privilège en avait été le seul mobile.

Aussi, l'hon. juge Cross a-t-il, en prononçant son jugement contre l'avocat en question, félicité ce dernier d'avoir fait décider un point très discuté depuis si longtemps.

\* \*

Les Canadiens des Etats-Unis continuent l'œuvre d'union entreprise il y a quelques années.

La septième convention canadienne de l'Etat de New-York vient d'avoir lieu à Albany, et la troisième convention générale à Troy.

Nous n'avons pas encore le détail complet de tout ce qui s'y est passé, mais les quelques lettres reçues des correspondants spéciaux de grands journaux quotidiens, suffisent pour nous convaincre que l'on y a travaillé sérieusement et que l'union tend à réunir tous les faisceaux de nos compatriotes dispersés dans la république voisine.

\* \*

Je trouve le mot de la fin dans un journal français et je le copie :

Deux buveurs à la trogne rougie sont attablés dans le jardin d'un cabaret.

Le ciel est couvert et quelques gouttes d'eau tombent.

—Ciel ! il pleut ! dit l'un d'eux, de l'eau ! vite, mettons nos chapeaux..... sur nos verres !

LÉON LEDIEU.

### DE L'UTILITÉ DE LA CURIOSITÉ BIEN DIRIGÉE

Si dans l'intérieur d'une famille ou à l'école, on pose des questions à un enfant, ou si on le met dans des conditions telles que lui-même se pose des questions, sa curiosité est excitée. Si, au contraire, on ne cesse de lui dire qu'il ne faut pas s'occuper de telle ou telle chose, qu'il ne faut pas être curieux, que les maîtres et les parents doivent résoudre tous les problèmes, qu'il est inutile ou nuisible ou défendu de scruter les choses qu'on ne comprend pas, les élans de la curiosité sont arrêtés et l'esprit se plie peu à peu dans le sens de devenir indifférent ou timide.

La conversation et l'exemple sont les grands moyens d'influer sur la curiosité. Aussi est-ce la famille, plus que l'école, dont l'action me paraît importante à cet égard. Tel mot dans une promenade, telle observation ou expérience faite pour chercher la vérité, peuvent déterminer chez un jeune homme qui en est témoin une série de recherches analogues et, en général, le désir de chercher. Quelquefois un livre sans prétention, mais bien fait sous le rapport éducatif, a d'immenses conséquences. Faraday, l'un des savants les plus ingénieux de notre siècle, étant à l'âge de treize ans apprenti chez un relieur, se met à lire quelques feuilles des Conversations de Mme Marcet, sur la chimie, ouvrage destiné aux institutions de jeunes demoiselles. Il y trouve, posées familièrement, plusieurs questions sur des phénomènes naturels, comme la congélation, la dilatation, les combinaisons chimiques, etc., avec l'indication d'expériences très simples, très faciles à répéter. Aussitôt sa curiosité est vivement excitée. Il vérifie les expériences, et il est de plus en plus enchanté, parce qu'il a compris pour la première fois la puissance des bonnes méthodes : aussi, bien des années plus tard, lui-même racontait-il volontiers cette anecdote, en rendant hommage au modeste auteur des "Conversations sur la chimie."

L'enseignement, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, favorise, contrarie ou dirige d'une manière ou d'une autre l'esprit inquisitif des jeunes gens.

Questionner à propos, éloigner les demandes frivoles ou inconvenantes, bien accueillir celles qui ont un caractère sérieux et dont la solution est possible pour l'élève ; parler des choses qui ne sont pas encore découvertes ou comprises, mais qu'on peut espérer de découvrir ou de comprendre au moyen des recherches ou des réflexions ; user rarement du principe d'autorité, qui est l'opposé des méthodes scientifiques : voilà ce qu'on peut indiquer aux parents, aux instituteurs et aux professeurs comme pouvant diriger l'esprit de leurs élèves vers la partie relevée des sciences.

ADOLPHE DE CANDOLLE.

### AU MILIEU DES FLEURS

(Voir gravure)

La scène se passe sur la Rivière-du-Loup, non loin des sources de Saint-Léon ; après s'être promenés longtemps, les excursionnistes voient leur canot entièrement entouré de fleurs, et s'arrêtent un moment pour jouir de la vue de ce gracieux paysage.

Charmantes heures de plaisir dont on garde le souvenir.

### UN CONSEIL PAR SEMAINE

Par les grandes chaleurs, il est toujours mauvais de boire de l'eau crue qui peut donner la dysenterie, des maux d'estomac ou des sueurs qui affaiblissent le corps. Ayez soin d'y ajouter quelques gouttes soit de crème de menthe, soit de bon vinaigre, qui a les propriétés rafraîchissantes et cordiales de la menthe elle-même.

L'extrait de café froid est également recommandable, car il excite et bonifie l'estomac paresseux en cette saison.

OCTAVE SULLY.

### LA SCEUR DE CHARITÉ

Antiquité !—siècles des sages !  
Antiquité !—siècles des Dieux !  
Que d'éblouissantes images  
Léguèrent au monde, en leurs pages,  
Tes poètes aimés des Cieux !

Mais tes sages et tes poètes,  
Et toutes leurs nobles conquêtes,  
N'effacent pas dans sa grandeur  
Le saint Apôtre.... et la pensée  
Qui, vivante, s'est lancée  
Non de son front, mais de son cœur !  
De tes Dieux toute la famille  
Vaut-elle cette simple fille  
Qu'il umine la Charité ?  
Que serait-ce enfin, auprès d'elle,  
Que ta plus austère immortelle  
Et sa chaste divinité ?  
Non, de Diane chasseresse  
Jamais la stérile rudesse  
Ne s'égalera, dans nos vers,  
A la virginité féconde  
De la sublime vagabonde  
Qui va, parcourant l'univers,  
Pour semer partout l'espérance,  
Pour guérir partout la souffrance,  
Ne redoutant ni fer ni feu ;  
Car son cœur, qu'il plaigne ou soulage,  
Dans tout malheureux voit l'image,  
L'image même de son Dieu !

ERNESTINE DROUET.

### LES VICTIMES DU DEVOIR

(Voir gravure)

Sur les listes quotidiennes des victimes frappées par le choléra, soit à Toulon, soit à Marseille, on n'a pas été sans remarquer les noms de trois religieuses atteintes par la contagion en remplissant leur héroïque devoir au chevet des malades. C'est à la première sœur de charité morte à Toulon que M. Ed. Hervé a consacré l'article émouvant qui va suivre et que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici :

"Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, disait-on en parlant d'un de ces corps d'élite qui, dans les jours de bataille, prodiguent leur sang.

"Les sœurs de charité sont le corps d'élite de l'armée du bien. Ce sont toujours elles qui, en temps d'épidémie, payent à la mort le plus large tribut.

"Certes, tout le personnel des hôpitaux de Toulon fait héroïquement son devoir en face du choléra. Il n'en est pas moins vrai que, dans ce personnel, la première victime qui tombe sur le champ d'honneur est une fille de Saint-Vincent de Paul : la sœur Macédonie.

"Trois autres, dont la supérieure, sont atteintes par le fléau.

"Nobles filles ! Elles vengent dignement leur ordre des basses insultes et des ignobles persécutions dont il a été l'objet. Elles meurent pour ceux qui les outragent ; elles meurent pour ceux qui les chassent ; elles meurent pour ceux qui déversent sur elles leur bave et leur fiel.

"Mais non ! Nous avons tort de parler de vengeance ; nous avons tort de parler même d'honneur, au sens profane de ce mot.

"L'héroïsme des sœurs de charité puise son inspiration dans des régions hautes et se retrempe à des sources plus pures.

"Elles ont la foi. Elles croient, elles savent, elles voient. Elles vivent par la pensée dans un monde idéal où n'arrive pas l'écho des passions humaines.

"Entre leurs persécuteurs et elles, la distance est trop grande pour qu'on puisse parler de vengeance ou même de pardon. Elles ne les voient même pas, car elles regardent en haut, et ils sont en bas."

### BONNES PENSÉES

On se détruit pour se parer.—BOSSUET.

Le premier pas de la fortune est de se ruiner.

FÉNÉLON.

Celui-là seul qui n'aurait jamais commis une faute aurait le droit d'être un censeur sévère de la conduite des autres, mais un homme de tant de vertus aurait certainement celle de l'indulgence.

Veillez sur vos dépenses. Quelque soit votre revenu, si vos dépenses l'excèdent vous serez toujours pauvre. Il est moins difficile de gagner beaucoup d'argent que de savoir le conserver.



LES VICTIMES DU DEVOIR.

LA  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

II

LES NUITS DU CHATEAU DE MAROLLES

(Suite)

Maxime comptait quarante-cinq ans, mais personne ne lui eût donné cet âge. En dépit de la fatigue que les passions accusaient, il restait beau, de cette beauté spéciale qui survit à tout. Ses yeux gardaient une flamme satanique, la lèvre souriait avec une ironie cruelle, mais le front demeurait sans rides, et soit privilège, soit artifice, on ne lui voyait pas un seul cheveu gris. Élégant, avec un pied petit et une main belle, habillé par un tailleur anglais, aristocrate et fier comme il l'était, Maxime eut été même à Paris compté parmi les hommes "pschutt."

tout est possible aux mères, si pour son malheur Hector de Sablé n'avait été invité aux soupers de Maxime. Il retrouva dans le manoir de Marolles les mêmes orgies qu'à Paris. Il retomba dans ses lâches faiblesses, et plusieurs fois par semaine, tandis que Mme de Sablé le croyait endormi, Hector vidait des coupes de champagne au milieu de ceux qu'il appelait ses amis. Il ne gardait aucune illusion, écoutait pour ainsi dire sa vie s'étendre, et formait le souhait de la perdre durant une dernière ivresse. Il ne l'avait faite ni assez noble ni assez utile pour la regretter. Ses vices mêmes ne lui donnaient plus les jouissances d'autrefois. Pour n'avoir jamais cherché les émotions saines, rêvé un grand idéal, embrassé de sublimes idées, il s'en allait mollement, lâchement, désormais incurable, se disant blasé, et cependant ignorant encore deux choses sublimes : un noble travail, un grand amour. Il ne comprenait pas sa mère ; elle lui paraissait en dehors de l'humanité.

—Comment allez-vous, cher ? lui demanda Maxime.  
—Aussi bien que possible... Sameran me traite officiellement par l'arsenic et le cognac, j'aime mieux

Maxime allait lui demander l'explication de ce mot, quand Lucien Grandpré entra. Celui-là était un enfant de vingt ans. Beau de visage, avec des cheveux d'un blond de lin, dans lesquels on eût dit que le sang ne circulait pas, des yeux à l'éclat fiévreux, une bouche pâle. La névrose lui rongait les moelles. Son cœur comme son cerveau souffraient du même mal. Il appartenait à cette classe de jeunes gens dont la tête sent déjà les vertiges de la folie, dont les nerfs dominent l'organisme physique, qui dénaturent tout ce qu'ils voient et souillent ce qu'ils touchent. Intelligent, cependant, doué de facultés multiples, troublées par la recherche de l'étrange, il faisait des vers sur des rythmes rares, dans lesquels la pensée se noyait sous une forme raffinée. Cet adolescent, dans la fleur d'une beauté qui n'eût demandé qu'à s'épanouir, fermait les yeux aux choses souriantes ou sublimes pour ne voir que les hideurs cachées, ne peindre que les spectacles écœurants. Et cela était vraiment effrayant d'entendre cet enfant dépenser une sorte de génie à peindre des pourritures et à décrire des bourbiers. Maxime l'aimait pour cette dépravation précoce, et ce lui semblait un



Un long bras maigre s'abattit sur la table et saisit une coupe. — (Voir page 118, 2<sup>me</sup> col.)

Dans tout le département ses opinions faisaient loi. Il avait des chevaux superbes, faisait primer ses meutes, admirer ses attalages et jalouser ses succès.

Ce soir-là, lorsque les mains légères de Damien l'eurent rasé, que sa belle chevelure noire dessina des ondulations sur son front d'une blancheur mate, quand, vêtu avec un grand goût, une fleur à la boutonnière, il attendit ses invités, il put en se souvenant de ses meilleurs amis, les plus jeunes et les plus élégants, se juger sans orgueil supérieur à tous.

Le premier qu'on introduisit fut Hector de Sablé. Celui-là comptait trente ans, grand, mince, voûté, la poitrine creuse, toussant entre chaque phrase, on se demandait en le voyant comment il survivait à la phtisie qui lui rongeaient lentement les poumons. Les lèvres minces ne connaissaient plus le sourire, le regard ne connaissait d'autre lueur que les clartés fugitives de l'ivresse. Las de la vie de Paris pour en avoir abusé, il était rentré un jour au manoir paternel afin d'y traîner un dernier automne, et depuis deux ans, grâce à un miracle d'amour maternel, sa mère l'obligeait à vivre. Peut-être l'aurait-elle guéri,

le cognac... Il parle de m'envoyer pour le reste de l'hiver sur des montagnes couvertes de neige... Il paraît que cela est souverain pour les maladies de poitrine... Nouveau système... Autrefois on expédiait mes confrères à Nice... Il paraît que cela les achevait trop vite...

—Est-ce que vous partirez sur un conseil de ce fou de Sameran ?

—Partir ! ce serait dur ; quant à votre épithète au sujet du docteur, je la crois sévère. Ce bonhomme est au fond très savant. Un membre de l'Académie qui connaît ma famille en disait l'autre jour le plus grand bien. S'il le voulait, il gagnerait à Paris des sommes folles, mais c'est un original, il aime le village de Marolles, sa vieille clientèle et ses pauvres gens.

Maxime haussa les épaules.

—J'ai moins de confiance que vous dans son savoir, avant huit jours j'aurai attaché un médecin à la personne de mon oncle.

—Hector partit d'un éclat de rire.

—Bien joué, dit-il.

semblant de plaisir de haut goût d'écouter dans des strophes ailées les blasphèmes de cet enfant.

Carl Chamigny, qui le suivit de près, était tout autre. Grand, robuste, haut en couleur, le sang à la peau, chasseur émérite et grand sableur de vins, il n'aimait point Paris, mais il tenait largement sa place dans toutes les parties où l'on pouvait parler de cerfs et de sangliers. Il serra les mains de Lucien à les briser, commença le récit d'une aventure de chasse et la continua jusqu'à ce que Damien annonçât que le souper était servi.

On eût dit que le valet-intendant avait tenu à honneur de prouver qu'il valait les gages exorbitants exigés dans cette même journée. La table, couverte de fleurs et de fruits rares, étincelait à la clarté des bougies. Des brûle-parfums répandaient une odeur grisante dans la salle, et, contrairement à ce qui arrive souvent, dès le commencement du repas les convives se montrèrent d'une gaieté communicative. A mesure qu'on versait les vins et que se vidaient les flacons, la conversation prenait un tour plus accentué.

Hector de Sablé parla de Paris avec enthousiasme, racontant des fêtes inoubliables, jalouxant ceux qui pouvaient les renouveler.

Lucien Grandpré décrivit avec une verve bizarre un festin idéal comme il rêverait d'en voir servir un. Les menus d'Héliogabale n'étaient rien à côté de cette description étrange, débordante d'une poésie matérialiste.

—Je te jure une chose, mon petit Lucien, dit Maxime, quand je serai millionnaire, je copierai ton menu et tu veilleras à l'organisation du dîner.

—Je te prévient que cette fantaisie coûtera une somme folle.

—Tant mieux, mille diables ! quelle revanche n'aurai-je pas à prendre ! Certes, mes amis, vous êtes charmants et je vous apprécie tous, mais quelle différence si, à la place de ces soupers de contrebande, je vous traitais dans mon hôtel de Paris ? Plus de gêne, de liens, de concessions dernières que je me crois obligé de faire au pays même. C'est alors que Lucien aurait raison ! Oh ! de quelle vie folle j'aurais besoin pour me dédommager de celle que je mène.

—Franchement, elle n'est pas triste, fit Chamigny.

—Pas triste ! tu crois cela, parce que je me rattrappe sur les nuits ! Mais pour moi comptes-tu les jours ? N'est-ce donc rien que d'habiter Marolles, de m'y prêter aux fantaisies d'un vieux podagre, dont l'existence se prolonge d'une façon inattendue...

—Scandaleuse ! ajouta Charles Belloir.

—Le mot est vif, hasarda Chamigny.

—Voilà ! dit Léon Terval, les oncles ne savent pas mourir.

—Et ce n'est pas Sameran qui te donnera une poudre à succession... Tu fais bien de le changer.

—Tenez, dit Hector d'un ton brusque, je ne vaudrais pas grand chose, mais je vous blâme tous de parler de ce vieillard d'une telle façon. Quoi ! Il traîne son agonie depuis de longs mois, et cependant il ne meurt pas assez vite à votre gré. Je ne comprends jamais qu'on attende une succession avec une âpre convoitise ; mais quand on penserait au fond de son cœur ce que vous venez de dire, messieurs, au moins faudrait-il avoir la pudeur de le taire. Je suis certain que Gaston de Marolles, qui cependant est bien pauvre, n'a jamais eu de semblables idées.

—As-tu la prétention de nous faire de la morale, Chamigny ?

—Je ne m'en reconnais pas le droit, mais je persiste dans mon blâme.

—Il sera compté là-haut ! Et si l'âme du vieux Henriot voit plus tard au fond des consciences, il regrettera de ne t'avoir rien laissé par testament.

—A ta santé, Maxime, dit Lucien, et à notre souper de funérailles !

—A ta fortune et à ton bonheur ! dit Belloir.

—Au futur maître de Marolles !

—Merci, mes amis, merci ! cette opulence sera la vôtre. Oh ! quelles fêtes plus tard dans ce vieux manoir où nous nous cachons pour chanter et rire. Comme je jetterai prodigieusement et joyeusement par la fenêtre l'or entassé du vieil Henriot. Tout ce qui s'amasse en moi de convoitises mal satisfaites recevra sa satisfaction, j'épuiserai toutes les jouissances, je boirai toutes les ivresses, et celui-là seul qui m'en révélera de nouvelles sera digne d'être mon ami.

Tandis que les verres se vidaient, que les dents blanches mordaient les pêches à chair rosée, l'entretien glissait sur ces pentes légères qui descendent si vite jusqu'à l'effronterie du cynisme. Lucien Grandpré, cet enfant malade, ce névrosiaque de vingt ans, atteint d'une inguérissable maladie morale, émettait ses théories sur l'âme vague de la nature, sur les attractions subtiles, sur la poésie phisique mise à la mode par ses pareils, sur la suprématie des sens sur les facultés de l'esprit et la supériorité des vices élégants sur les vertus nobles et fières.

Et tous l'approuvaient en battant des mains. Chamigny faisait cependant des réticences ; cet hercule viveur, sableur de grands crûs, chasseur infatigable, comprenait le développement des passions d'une autre façon que Lucien. Quant à Maxime, irrité par les freins que sa situation à l'égard de son oncle l'obligeait à mettre aux entraînements d'une nature corrompue, il revenait sans cesse sur les projets désormais prochains à réaliser.

—Ah ! la grande vie, mes amis ! Dès que je serai libre de dépenser les revenus de ce millionnaire qui a tant économisé pour moi, nous transporterons Rome à Paris et nous y ménagerons notre Caprée ! Les

privations de tout genre ont exaspéré outre mesure mes instincts d'homme affamé de jouissances. Je vous le jure, les plus raffinés d'entre vous n'arriveront jamais à la hauteur de mes caprices.

—Nous retenons ces mots comme une promesse, fit Terral.

—A l'héritier de Marolles, dit Lucien en élevant sa coupe, nous devrions le couronner de roses !

—Oui, oui, à l'héritier de Marolles ! répétèrent les huit convives de Maxime.

En ce moment un long bras maigre s'abattit sur la table, saisit une coupe à son tour et, la portant à la hauteur de sa bouche livide :

—Vous avez raison, Maxime, à l'héritier de Marolles !

Au timbre de cette voix creusée, Maxime se retourna et poussa un cri d'épouvante : le vieux Henriot, debout, blanc comme un suaire, se trouvait à ses côtés.

Mais l'effort avait été trop grand pour le vieillard et, poussant un gémissement, il tomba dans les bras du fidèle Sébas.

### III

#### REMORDS

Peu de temps après que Maxime, quittant M. de Marolles qui venait doucement de glisser au sommeil, se fut éloigné de la chambre du malade, Sébas y reprit sa place. L'œil fixé tantôt sur un sablier, tantôt sur le visage paisible de son maître, il attendit le retour du Dr Sameran. Celui-ci pénétra dans le château sans être aperçu : toute la domesticité, complice des débordements de Maxime de Luzarches, s'occupait à préparer les appartements qui s'ouvriraient cette nuit là pour ses amis.

Le médecin tâta le pouls du malade, puis il dit à Sébas :

—Aidez-moi à lui passer un vêtement ample et commode, nous le transporterons ensuite où vous savez.

Le vieillard se trouva en un moment enveloppé d'une robe de chambre de velours noir, puis Sameran souleva sa tête, tandis que Sébas le prenait doucement par les pieds, ils suivirent un corridor étroit, faiblement éclairé par des lampes posées à l'avance, et de la sorte ils traversèrent le corps de logis principal et gagnèrent l'aile opposée. Ce couloir se trouvait ménagé entre les appartements donnant sur des façades différentes. Au lieu d'être pleins, comme ils en avaient l'apparence, les murs se trouvaient creux. Ce passage, dont les nouveaux serveurs ignoraient l'existence, avait déjà rendu plus d'un service aux Marolles. Lors des guerres de religion ils s'y enfermèrent durant trois jours, dérivant de la sorte les persécutions des huguenots. Plus tard, pendant la Révolution, il servit d'asile aux prêtres traqués. Sébas l'avait cent fois parcouru dans sa jeunesse, et il ne lui fut pas difficile de retrouver les serrures secrètes et les portes mystérieuses dont les unes jouaient dans une moulure et les autres se dissimulaient sous des tentures. On pouvait, grâce à un escalier rapide, gagner les caves du château puis arriver à un cabinet donnant sur une pièce énorme aménagée par M. de Luzarches en salle à manger. Cette cachette très étroite se trouvait seulement meublée d'un canapé antique, sur lequel le Dr Sameran et Sébas écoutèrent Henriot. Le soporifique administré d'après les ordres du docteur plongea le malade dans un sommeil bienfaisant dont il devait sortir d'une façon progressive. Sébas démasqua une ouverture étroite, et bientôt il fut possible au docteur et au valet de chambre de surveiller les apprêts de la fête du soir.

Enfin Maxime parut suivi de ses convives, et presque en même temps les cils de M. de Marolles s'agitèrent. La grande clarté des bougies venait de blesser les yeux fatigués.

—Regardez ! lui dit à voix basse le Dr Sameran.

Dans l'état où il se trouvait, Henriot de Marolles ne se rendait aucun compte de l'endroit où il se trouvait. Son sommeil s'était si souvent rempli de rêves étranges ou douloureux, qu'il ne comprit point s'il s'agissait de la vision d'un festin ou de la réalité d'une scène bien vivante. Cependant, avec lenteur le voile enveloppant son intelligence se déchira, il reconnut les convives, et sa prunelle se dilata d'une façon effrayante en se fixant sur Maxime.

Le docteur serra plus fort le bras du malade.

—Ecoutez ! ajouta-t-il.

Le vieillard parut faire un effort, puis l'expression de son visage exprima un redoublement d'at-

tention. Il ne pouvait encore remuer ses membres, soulever sa tête alourdie, mais il entendait les propos impies ou obscènes des amis de Maxime, il écoutait les projets de celui-ci, il comprenait qu'escamotant sa mort, il le trouvait bien lent à disparaître et à le laisser seul dépositaire de la fortune amassée par plusieurs générations d'hommes braves et loyaux. Le masque dont Maxime couvrait depuis si longtemps son visage craquait et se détachait brusquement. Henriot apprenait avec une stupeur désespérée qu'il n'avait jamais été aimé par cet égoïste sensuel.

Sans qu'il lui fût encore possible de prononcer un mot, ses lèvres pâles s'agitaient. Il sentait dans son cerveau un bouillonnement furieux, grandissant en même temps qu'il souffrait davantage de l'impuissance de le traduire.

Sameran suivait à la fois sur sa physionomie et d'après l'amélioration de son pouls les progrès de cette colère trop légitime. Quand il comprit qu'il devenait nécessaire que le malade pût la manifester, il passa rapidement un flacon sous ses narines, Henriot se souleva sur la chaise longue. En même temps Sébas fit mouvoir un ressort invisible, et la porte masquée s'ouvrit, Henriot parut dans la salle du festin aussi stupéfait que le Convive de pierre chez don Juan.

La porte se referma si vite derrière Sébas que M. de Luzarches ne comprit point comment son oncle avait eu accès dans la salle, et crut à une trahison ou tout au moins à une maladresse de Damien.

Il se trouva d'autant plus confirmé dans cette pensée que Sameran et Sébas emportèrent M. de Marolles évanoui en traversant les diverses pièces de l'appartement particulier de M. de Luzarches.

La colère de celui-ci ne put se manifester devant ses invités. Il affecta même une gaieté qui parut à tous presque sinistre.

—Bien joué, ma foi ! dit-il en frappant sur la table. Sameran et Sébas sont plus forts que je ne l'aurais cru. Ah ! ceux-là peuvent se vanter d'être dévoués à ceux qu'ils aiment. On mettrait cela dans un drame, on obtiendrait un effet superbe, n'est-il pas vrai, Lucien ? Je te donne la scène pour ce qu'elle vaut en échange d'un fauteuil le soir de la première. Certainement à cette heure je reçois la malediction mentale de mon oncle, car la stupeur dont il vient d'être frappé peut l'avoir rendu muet pour le reste de sa vie. Mais je suis tranquille, avant deux jours je lui manquerai et il me rappellera. L'amitié des vieillards est tenace. Je parviendrai à lui faire croire qu'il a rêvé ou qu'il a subi un accès de fièvre chaude. Finissons la nuit gaiement quand même ! Elle est trop froide pour que vous regagniez Grenoble ou les châteaux de vos ancêtres, vous dormirez sur les divans du fumoir, et demain Damien nous renseignera sur l'état de mon oncle. Haut les coupes pour la dernière fois, et vidons-les quand même à l'héritier de Marolles.

Nul ne refusa ce toast, mais aucun des convives de Maxime ne retrouva la gaieté présidant au commencement de ce repas.

Luzarches, sentant bien qu'il lui serait impossible de s'endormir, fit préparer les tables de jeu, et tandis que Lucien s'endormait sur un divan à côté de Chamigny, les autres amis de M. de Marolles commençaient une partie de baccarat.

Quand le jour parut, Maxime perdait trente-cinq mille francs sur parole. Ce dernier incident fit tomber le reste de sa fièvre. Il se trouvait sans argent, et les dettes de ce genre réputées " sacrées " se doivent acquitter dans les vingt-quatre heures. Y manquer était avouer non seulement une pénurie momentanée, mais la ruine de ses espérances. Plus d'une fois Henriot, fermant les yeux sur la nature des dettes de son neveu, lui remit des sommes importantes. Il se croyait obligé de le dédommager ainsi d'une existence n'ayant d'autre horizon que les bois de Marolles. En serait-il ainsi cette fois ? Si le vieillard, cédant à une première rancune, refusait son aide, les prêteurs complaisants à qui Luzarches avaient recours viendraient-ils encore en aide à cet héritier futur qui n'héritait jamais. Quelque répugnance qu'eut Maxime à risquer aussi vite une partie qui pouvait être désespérée, il se résigna à affronter la présence de son oncle.

Un coup de sonnette appela Damien. Celui-ci, en costume correct, ouvrit la chambre de son maître, lui prépara une toilette du matin et attendit avec respect que M. de Luzarches l'interrogeât.

—Que dit-on au château ! demanda Maxime.

—Rien, monsieur, mes camarades ont été comme moi témoins de l'apparition de ce vieillard à l'agonie ; ils ne se permettent pas de commentaires.

—Soit ! mais les serviteurs particuliers de mon oncle ?

—Le jardinier en chef ne me semble pas au courant.

—Et Sébas ?

—Sébas demeure invivable.

—Il faut pourtant que tu le voies.

—J'y ai déjà tâché, mais j'ai trouvé portes closes. On dirait que le docteur Sameran et le vieux Caleb forment une ligne défensive autour de M. de Marolles, excepté pour leurs amis, car certainement l'abbé Choisel est venu au château avant de célébrer la messe.

—Mon oncle est donc à l'agonie ?

—Qui sait ! vous avez toujours eu de la chance, monsieur !

—Retourne, cherche, emploie tous les moyens pour parvenir jusqu'à sa chambre, il me faut des nouvelles à tout prix.

—Et de l'argent en même temps ?

—Ah ! tu sais.

—Par hasard... le jeune M. Grandpré disait en remontant en voiture : Chamigny, je ne donnerais pas cent francs de votre créance... Luzarches est rasé comme un ponton... déshérité par son oncle, incapable de solder ses dettes, il lui restera demain la ressource de se brûler la cervelle.

Maxime fit un haut le corps et recula de deux pas.

—Mon oncle paiera, mon oncle m'aime...

—Ne nourrissez guère d'illusions de ce côté. Vous connaissez par expérience l'obstination de M. de Marolles... Sa rancune contre votre cousin en est la preuve... Vous aviez alors les atouts... Je crains bien qu'ils soient passés entre les mains de nos adversaires... Avisons au plus pressé, cependant... Si vous ne réglez pas votre perte de cette nuit, vous êtes perdu, et peut-être ne vous reste-t-il d'autre moyen de liquidation...

—Que de me suicider ? Tu me connais mal, je tiens à la vie. Il me faut de l'argent, j'en veux, j'en trouverai quand je devrais...

—Combien paieriez-vous les trente-cinq mille francs dont vous avez besoin ?

—Le double.

—C'est trop peu... cent mille francs ou rien... J'ai l'autorisation de Balthazar Gomer de traiter avec vous dans de telles conditions... La situation dans laquelle vous êtes était prévue...

—Et sans doute, honnête Damien, tu possèdes la somme en bons billets de banque ?

—Comme vous dites, monsieur ; je les changerai contre des lettres de change...

—A ton nom ?

—Pourquoi pas, en quittant le service de monsieur je me lancerai dans les affaires. On commence comme on peut, on finit comme on veut...

—Portes-tu sur toi du papier timbré ?

—Toujours.

Maxime écrivit la formule d'une lettre de change, signa et la présenta à Damien.

Celui-ci revint un moment après avec la somme.

—Charge Joseph de la porter immédiatement à cet insolent Chamigny. Quant à toi, monte la garde du côté du château et rends-moi compte de tout ce qui s'y passe. Il faut que je voie mon oncle dans la journée.

Damien s'inclina et disparut, laissant M. de Luzarches en proie à une inquiétude croissante.

En sortant de l'évanouissement qui le jeta dans les bras de Sébas et du Dr Sameran, M. de Marolles se retrouva dans son lit.

Durant une seconde il parut s'interroger, ensuite se dressant sur son séant, il désigna le crucifix à Sébas :

—Jure, lui dit-il, que j'ai bien vu Maxime à demi-ivre au milieu de ses infâmes amis... Jure que je l'ai entendu boire à son prochain héritage.

—Vous avez bien vu et bien entendu.

—Je ne voulais pas te croire, Sébas ! Je m'obstinais dans une confiance folle d'un côté, de l'autre dans une haine profonde... J'étais injuste et méchant... Je venais de te chasser, toi ! tu m'as forcé à voir, à comprendre, tu as vaincu mes révoltes avec l'évidence ! J'ai entendu, j'ai vu... Merci, Sébas ! merci à vous aussi, Sameran... Si cette crise avance de quelques jours la fin de ma vie, je ne me plaindrai pas ; mieux vaut mourir après avoir réparé ses torts que de vivre quelques heures de plus en les

aggravant... Sameran, ne me trompez pas, mes heures sont comptées ?

—Oui, répondit le docteur avec effort.

—Combien de temps pensez-vous prolonger mon existence ?

—Trois ou quatre jours.

—Cela me suffit.

—Sébas, le notaire Danglebeau sera ici demain... Mon testament est déposé dans son étude, il me l'apportera... L'abbé Choisel viendra répandre un peu de calme dans mon âme... Hors le notaire et le prêtre, personne, entends-tu, je ne veux voir personne !

—Si M. de Luzarches se présente !

—Le docteur lui interdira l'entrée de mon appartement. Quant à Sameran, il ne me quittera pas avant... quatre jours.

Le médecin serra la main de son ami.

Sébas envoya prévenir le prêtre et le notaire. Celui-ci arriva le premier.

—Je veux refaire mon testament, tout de suite, dit M. de Marolles... Sameran peut se tromper dans ses calculs. J'ai la force de l'écrire tout entier de ma main. Rendez-moi celui-ci et placez-le dans un des tiroirs de ce secrétaire... Il ne faut pas que mes intentions dernières soient trop vite connues... Du papier, vite...

M. de Marolles écrivit rapidement une demi page qu'il tendit au notaire.

—Vous savez, dit-il, quels bruits ont couru au sujet du mariage de Gaston... Quelqu'irrité que je sois contre son cousin, je maintiens cette clause expresse...

—C'est bien, dit Danglebeau.

—Et maintenant gardez dans votre étude ce dernier testament.

Danglebeau sortit en voyant entrer le prêtre. Ce dernier alla vivement au lit de son ami :

—Vous avez raison de me demander, dit-il ; un poids doit charger votre conscience, dans un instant vous ne le sentirez plus... Dieu fait tout à son heure, mon ami, cette heure à sonné, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit M. de Marolles.

Lorsqu'il se trouva seul avec l'abbé Choisel, il commença une confession interrompue par l'expression de vifs regrets, puis lorsque le prêtre eut d'un mot rappelé un calme divin dans cette âme tourmentée, le malade ajouta :

—Je veux réparer, tout réparer... Sans doute Gaston n'a point agi à mon égard comme je l'aurais désiré. Il s'est renfermé dans un silence que j'ai pris pour de l'orgueil, mais je le sais trop, jamais il ne se serait conduit comme l'a fait Maxime... Mes dispositions testamentaires sont prises, et Danglebeau les tient sous bonne garde... Vous, mon ami, vous mettez à la poste un billet que j'adresse à Gaston... Pauvre Gaston ! Vit-il encore ? La pauvreté, le chagrin ne l'ont-ils point usé avant l'âge ? Je ne me fie qu'à vous, c'est ma réparation du mal commis... Une fois Gaston près de moi, je le mets en pleine possession de Marolles.

L'abbé Choisel plaça la lettre dans sa ceinture.

—Soyez tranquille, mon ami, je la jetterai moi-même dans la boîte.

—Merci, ajouta Henriot, merci. Désormais en paix avec ma conscience, je supporterai mieux mes dernières souffrances, et vous les adoucirez par votre amitié... Je vous en prie, l'abbé, répétez au jardinier en chef, à Martine et à Jean, qui m'ont été prêtés par le docteur, que M. de Luzarches ne doit sous aucun prétexte être admis près de moi... Vous m'approuvez, n'est-il pas vrai ?

—Je vous approuve, répondit gravement le vieux prêtre. Du fond de votre âme vous devez lui pardonner son ingratitude, mais cela suffit. Lui permettre de revenir près de vous serait vous exposer à subir des scènes pénibles. Vous êtes débile, peut-être un reste d'amitié d'une part, une sorte de terreur de l'autre vous forceraient-elles à un compromis qui dégènerait vite en injustice. Entre Gaston de Marolles si résigné, si respectueux, chef de la famille, et Maxime de Luzarches, le dissipateur, le choix n'est pas douteux. Toute commotion aurait en ce moment des suites terribles... Demeurez donc en paix, attendant le retour de celui qui viendra comme un fils recevoir votre dernière bénédiction.

L'abbé Choisel serra la main du malade et le quitta.

(La suite au prochain numéro.)

DE PARTOUT

—Trois mille procès en divorce ont déjà été institués en France depuis que la nouvelle loi du divorce est en force.

—Les dépenses ordinaires du pape Léon XIII sont de 5,000,000 de francs par année. Les circonstances exigent quelquefois 7,000,000.

—Lu sur l'album d'un membre de la Société contre l'abus du tabac :  
" Je méprise la femme qui prise, et je prise la femme qui reprend... mes bas."

—Un inventeur européen vient de faire breveter une machine produisant avec le même fil une étoffe qui n'a pas d'envers. Un autre inventeur a trouvé le moyen de produire un fil dont l'intérieur est en coton et l'extérieur est en laine.

—Il y a aux Etats-Unis un médecin par chaque 650 habitants. Dans la Pennsylvanie la proportion est : 1 par 600 ; à Philadelphie, 1 par 350. En Angleterre on en compte 1 par 1,800 ; en France, 1 par 2,300 ; en Allemagne et dans l'Australie, 1 par environ 2,000.

—La fortune du richissime Vanderbilt se compose de \$88,750,000 en actions de chemins de fer, \$26,357,420 en actions de compagnies de chemins de fer, \$70,580,000 en débetures du gouvernement et \$5,000,000 en d'autres valeurs, soit un total de \$190,687,425, lequel, prêté à six pour cent d'intérêt, lui rapporte la jolie somme de \$11,541,245 par année, soit \$31,346 par jour et un peu plus de \$22 à la minute.

—En Russie, on vient de délivrer un brevet à l'inventeur d'un nouveau genre d'allumettes. L'originalité du nouveau produit consiste en ce que le bois de l'allumette, traité par un liquide trouvé par l'inventeur, acquiert la propriété de prendre feu par la friction sans qu'on ait besoin d'en amorcer le bout d'une matière inflammable. La nouvelle allumette prend feu très facilement, sa combustion est lente et il est facile de l'éteindre. Elle peut servir à plusieurs reprises, et cet emploi multiple constitue, selon l'inventeur, une grande économie.

NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUILLET, a eu lieu le 4 août, dans la salle de conférence de la Patrie, devant une foule compacte qui tenait à assister à cette opération.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	2,392.....	\$50.00
2e — —	9,010.....	25.00
3e — —	8,068.....	15.00
4e — —	2,538.....	10.00
5e — —	8,879.....	5.00
6e — —	3,977.....	4.00
7e — —	5,817.....	3.00
8e — —	18,673.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à une \$1.00 chacun : 6,624 — 10,848 — 15,942 — 648 — 2,859 — 1,519 — 17,860 — 15,719 — 18,119 — 3,922 — 8,206 — 13,532 — 16,939 — 11,276 — 16,353 — 5,871 — 979 — 17,875 — 6,527 — 15,882 — 6,575 — 17,156 — 6,786 — 12,377 — 18,958 — 710 — 14,984 — 5,344 — 13,086 — 9,446 — 3,092 — 15,902 — 11,115 — 807 — 14,802 — 13,803 — 19,787 — 10,967 — 16,480 — 10,846 — 16,551 — 6,852 — 10,987 — 17,106 — 5,111 — 4,258 — 11,887 — 273 — 581 — 2,777 — 3,935 — 18,296 — 2,454 — 17,295 — 14,713 — 12,644 — 510 — 5,778 — 6,839 — 2,662 — 212 — 2,311 — 11,505 — 2,594 — 4,015 — 15,400 — 13,724 — 17,044 — 7,525 — 18,569 — 609 — 18,367 — 7,460 — 13,558 — 13,375 — 7,903 — 13,216 — 814 — 1,029 — 8,939 — 14,670 — 837 — 9,675 — 727 — 16,856 — 17,854.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste des personnes qui ont réclamé des primes. Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, n° 264, rue St-Jean, Québec.

Elle : Ah ! vous me brisez le cœur.  
Lui : Je suis bien tranquille, vous sauriez tirer parti des morceaux.

**JOUISSEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
**COMMENT?** Faites  
comme d'autres  
ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Nt.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N.Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Etes-vous bilieux ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."  
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorroïdes ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."  
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

**Etes-vous torturé par le rhumatisme ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."  
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

**Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé**  
Faites usage du

**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE,  
BOUCHER,  
MARCHÉ D'HOCHÉLAGA,  
Etau 1 et 3.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID,  
MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

**MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.**  
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

14763

**PRIMES**  
OFFERTES CHAQUE MOIS PAR  
**Le Monde Illustré**

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2
86 Primes, à \$1			= 86
<b>94 Primes.</b>			<b>\$200</b>

*Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.*

**La Cie de Lithographie et d'Imprimerie**  
**GEBHARDT-BERTHIAUME,**  
No. 20, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Panoramas, Cartes d'affaires,  
Programmes, Lettres funéraires,  
Circulaires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

**TOUJOURS EN MAINS :**  
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.  
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**MATHIEU & GAGNON**  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crépes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE

**PAPIER ROLLAND**

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.  
Papier blanc de toute espèce.

**CASTOR FLUID.** (Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY B. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

**LUNETTES D'APPROCHE**

Voilà un article d'une valeur incalculable pour tout cultivateur. Il lui permet de contempler ses champs les plus éloignés comme s'ils étaient à ses pieds. Il est aussi utile aux touristes ainsi que pour les concours hippiques, etc. Ces lunettes sont montées en cuivre et durent toute la vie.

Envoyées sur réception du prix, pour \$1 chacune; 3 pour \$2.50; Une douz. pour \$3.

**EMPOIS A GLACER**

Pour glacer les faux cols, devants de chemises, rideaux de dentelle, poignets, etc.

Donnant à ces objets au coût d'un cent par semaine le même lustre et le même fini que quand on les achète neufs dans un magasin. Tout le monde le demande et chacun peut le vendre. Voici pourquoi : 10. Il permet à une femme, qu'elle qu'elle soit, de donner au linge le même poli qu'un Chinois lui donne; 20. Avec cet empois le fer coule, ce qui prévient la rouille du fer; 30. Il donne au vieux linge l'apparence du linge neuf; 40. Il donne au linge un glacé si uni, si lustré, qu'il empêche la poussière et les saletés de prendre dessus; 50. Il épargne à la femme de deux à quatre heures d'un dur travail chaque semaine. L'empois est emballé dans une boîte à coulisses, contenant 24 pastilles qui, pour une famille ordinaire, durent six mois.

CONDITIONS POUR LES AGENTS :

Echantillon par la poste.....	\$ 0.25
1 douzaine par express.....	1.25
6 " " " " " " " " " " " "	7.00
12 " " " " " " " " " " " "	12.00

Une chaîne d'Opéra et un Médailion pour deux portraits pour \$1.25, valant l'or massif. On ne peut distinguer cette élégante chaîne d'opéra et ce médaillon de l'or massif que par un procédé chimique. Ils sont faits de métal solide, plaqué en or, et nous défions qui qu'il soit de les distinguer d'une chaîne d'opéra massif, qui coûte vingt fois ce prix. Les plus élégantes peuvent les porter sans crainte qu'on les dise plaquées. Prix de la chaîne d'opéra et du médaillon ensemble, \$1.25; prix de la chaîne d'opéra 75 cts; prix du médaillon à deux portraits, grandeur d'une montre, 75 cts. IMPORTANT—A toute dame ou messieur qui nous enverra une commande pour quatre chaînes d'opéra et médaillons à la fois, nous ferons cadeau d'une chaîne et d'un médaillon par le retour de la maille, franc de port.

**Microscope du Goutteux**

Aucun étudiant, marchand, ouvrier, cultivateur, homme de profession ou enfant d'école ne devrait s'en passer. Des mois d'étude de l'histoire naturelle dans les livres ne donneront pas les connaissances pratiques que procure l'usage pendant quelques minutes seulement de ce microscope.

Par la poste, port payé, 30 cents; 3 pour 75 cents; une douzaine pour \$3.

**Anneaux d'or massif, seulement \$1.00**

Dans le but d'introduire nos bijoux d'or pur, nous nous engageons d'envoyer par lettre enregistrée, à quelque adresse que ce soit, dans les États-Unis ou le Canada, sur réception d'une piastre seulement, nos élégants anneaux d'or massif, pour dames et messieurs, ciselés ou unis. Ces anneaux sont garantis d'or et d'un goût parfait. Ils sont de même qualité que ceux généralement vendus \$2.50 à \$4.00. Voici un avantage de se procurer un anneau d'or qui durera toute la vie pour la bagatelle de \$1.00. Les bijoux d'or pur attestent par eux-mêmes de leur propre valeur; on ne peut désirer rien de mieux pour cadeaux, puisqu'ils conserveront à jamais le souvenir de celui qui les a donnés. Ceci est une offre toute particulière qui ne se répétera pas et, en demandant votre commande, vous feriez bien de demander les deux espèces d'anneaux, l'un uni et l'autre gravé, de sorte que s'il ne vous en faut qu'un vous pourrez facilement vendre l'autre avec un bon profit à quelqu'un de vos amis. Si, sur réception, vous n'êtes pas tout à fait satisfait vous pourrez les renvoyer immédiatement et nous vous rembourserons promptement votre argent. Pour la grosseur de votre doigt envoyez une lièvre de papier et l'anneau sera d'exacte mesure.

**CHARMES POUR MONTRES**

Ces élégants et rares petit bijoux sont montés en ivoire et destinés à orner les chaînes, les colliers, les souvenirs. Sur chacune d'eux est gravé soit le *Credo*, le *Pater*, les dix commandements et autres épigraphes; aussi des paysages américains ou étrangers, portraits, groupes, édifices publics, etc., qui, vus à travers le charme, se grossissent. Par la maille, deux pour 25 cents, 1 douzaine, \$1.00, 6 douz. \$5.00.

**J. LEE & Cie.,**  
174, rue Notre-Dame, Montréal, P. Q.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-proprétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.  
J. A. RODIER, Gérant.